

DE L'INFLUENCE

N° 5.

DE CERTAINES PASSIONS SUR L'ÉCONOMIE ANIMALE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 10 janvier 1820, pour obtenir le grade de Docteur en
chirurgie,*

PAR FRANÇOIS DUBOIS, d'Hanget,

Département de la Somme;

Bachelier ès-lettres; ancien Élève de l'hôtel-Dieu d'Amiens.

On peut exiger beaucoup de celui qui devient auteur pour acquérir de la gloire ou par un motif d'intérêt; mais un homme qui n'écrit que pour satisfaire un devoir dont il ne peut se dispenser, une obligation qui lui est imposée, a sans doute de grands droits à l'indulgence de ses lecteurs.

LABRUYÈRE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.º 15.

1820.

N^o 2.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Président*.
M. PINEL.
M. RICHARD.
Professeurs. M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examineur*.
M. VAUQUELIN, *Examineur*.
M. DESORMEAUX, *Examineur*.
M. DUPUYTREN, *Examineur*.
M. MOREAU, *Examineur*.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798 l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MÂNES

D'UN BON PÈRE,

ET D'UNE BONNE MÈRE.

*Hommage inspiré par les plus vifs regrets et par la piété
filiale.*

A MES FRÈRES.

Amitié éternelle.

A

MONSIEUR AUGUSTE.

*Comme le garant de la plus tendre et de la plus inviolable
amitié dont il est le parfait modèle.*

F. DUBOIS.

AUX MÈRES

D'UN BON PÈRE,

ET D'UNE BONNE MÈRE.

Homage inspiré par les plus vifs regrets et par la piété
fidèle.

A MES FRÈRES.

Amis éternels.

MONSIEUR AUGUSTE.

Comme le gisant de la plus tendre et de la plus inviolable
amitié dont il est le parfait modèle.

E. DUBOIS.

DE L'INFLUENCE

DE CERTAINES PASSIONS

SUR L'ÉCONOMIE ANIMALE.

Des Passions en général.

LES passions, dit *J. J. Rousseau*, tirent leur origine de nos besoins, et leurs progrès de nos connaissances ; car on ne peut désirer ou craindre les choses que sur les idées qu'on en peut avoir, ou par la simple impression de la nature.

Le premier désir vers lequel se dirigent les facultés de tout être pensant, de tout être sensible, c'est le désir du bonheur. Tel est en effet l'admirable résultat des lois par lesquelles les animaux sont et subsistent, que, quelque différens, quelque opposés qu'ils soient par leur organisation, leurs besoins et leurs fonctions, ils ont néanmoins cela de commun, qu'ils recherchent constamment le plaisir, et repoussent sans cesse la peine et la douleur.

Le plaisir nous vient du rapport qui s'établit entre les facultés dépendantes de notre organisation, et la nature des objets extérieurs qui servent à satisfaire nos besoins. Toutes les fois au contraire qu'il est de la nature de ces objets de n'être pas en rapport avec les lois qui régissent l'économie animale, il en résulte un sentiment

opposé, la douleur. (M. *Chaussier*, physiologie.) Nous recherchons les objets qui produisent en nous le premier sentiment, nous fuyons ceux qui excitent en nous le second. De ces deux sentimens mille fois éprouvés, nous nous formons une espèce d'expérience raisonnée qui dicte à l'avenir nos déterminations ; c'est cette expérience du plaisir et de la douleur, que nous appelons *passion*.

Les passions sont le résultat nécessaire et immédiat de notre organisation ; lorsqu'elles sont modérées, elles tendent à la perfection, à la conservation de l'individu ; l'envie, qui n'est que de l'émulation, les desirs restreints, l'amour sagement gouverné, sont autant de vertus utiles dans la société.

Les passions sont donc nécessaires à l'espèce humaine ; lui défendre d'en avoir, serait l'anéantir (1). Sans elles, l'homme ne pourrait exister et entretenir les ressorts de son activité, lorsqu'elles sont réduites à de justes bornes ; lorsqu'il en abuse, elles agitent le cours de sa vie, la remplissent d'orages, le minent peu à peu, le conduisent insensiblement vers le terme fatal, qu'une attention suivie sur lui-même aurait pu reculer.

Les passions, selon qu'elles sont plus ou moins intenses, produisent sur les forces vitales les fonctions des viscères et des organes, et la vie même, des désordres plus ou moins graves. Les fonctions des viscères et des organes sont-elles vives, douces, elles ont surtout ce précieux avantage : elles raniment les forces sans trop les exciter ; elles inspirent plus de sérénité ; les yeux deviennent plus vifs, plus piquans ; ils se couvrent de larmes et semblent par là avoir quelque analogie extrême avec l'astre de la lumière, qui, dans les tempêtes, se voile de nuages pluvieux. (*Bernardin de Saint-Pierre*, *Etude de la nature*, tom. 1.^{er}.) Les vaisseaux capillaires de la face s'injectent, et il en résulte un rouge aux pommettes d'un merveilleux effet ; les

(1) Les passions, dit *Helvétius*, sont le feu céleste qui vivifie l'homme moral ; c'est à elles que les sciences et les arts doivent leurs découvertes, et l'homme son élévation. (*Traité de l'esprit*, disc. 5.)

muscles se contractent légèrement ; les traits s'épanouissent ; la respiration est précipitée, la circulation activée, mais par un mouvement facile et modéré ; le pouls est plus fort et plus fréquent ; les propriétés vitales sont ramenées à leur juste équilibre ; la transpiration cutanée est augmentée ; la sécrétion urinaire devient plus abondante ; la digestion s'opère ; enfin toutes les fonctions sont rétablies. Sont-elles violentes, le tableau change : le visage est comme apoplectique, les yeux sortent de leur orbite, tous les muscles de la face sont agités de mouvemens convulsifs ; le cœur participe surtout au désordre tumultueux ; ses battemens sont violens, irréguliers ; le pouls est plus fort et plus fréquent ; on éprouve à la région épigastrique un sentiment de peine et d'oppression ; c'est cette sensation pénible que nous peint l'acteur passionné et bien pénétré de son rôle, en y portant la main, comme pour nous dire, c'est l'endroit de mon mal, c'est le lieu de mes souffrances. Impriment-elles la frayeur, elles produisent en nous une émotion désagréable, pénible ; les yeux deviennent immobiles ; les traits se resserrent ; une pâleur froide couvre le visage ; le pouls devient petit et fréquent ; la peau se contracte comme dans le froid, et produit la chair de poule.

Les passions offrent donc trois degrés bien marqués : tantôt elles excitent d'une manière agréable les forces de la vie ; tantôt elles les montent à leur plus haut point ; d'autres fois enfin les attèrent, les paralysent.

Mais leur effet n'est pas si constamment le même, ni leur action, tellement invariable, que la même passion ne puisse avoir des résultats différens : l'amour, par exemple, a des gradations, et la peur nous donne quelquefois des forces que nous enlève la colère. Outre cet effet général, elles ont un autre particulier, qui agit sur tel ou tel organe. La fureur augmente la sécrétion des glandes salivaires : nous écumons de rage ; la colère agit sur le foie, la tristesse sur les glandes lacrymales : elle ralentit la circulation ; elle concentre particulièrement ses effets sur la région des hypo-

chondres (1) ; la joie agit sur les voies urinaires, l'amour sur les organes reproducteurs : la terreur porte principalement son influence sur la région épigastrique. Ces différentes passions peuvent produire une foule de maladies organiques du cœur, des poumons, du foie, de l'estomac, l'apoplexie, les convulsions, les hémorrhagies, la nymphomanie, la manie, la paralysie, etc.

On peut considérer plusieurs phénomènes dans une passion. Lorsqu'un objet se présente à quelqu'un de nos sens, il fait une impression sur les nerfs qui en sont les instrumens ; il les agit de telle ou telle manière ; l'âme perçoit la sensation, la juge, en la comparant avec le bien ou le mal qui peut en résulter. L'effet de ce jugement est de nous éloigner de l'objet de l'impression, si c'est un mal ; de nous en approcher, si c'est un bien ; ce qui nous fait ressentir de l'amour ou de la haine : l'un est un mouvement par lequel nous cherchons à faire durer ou à faire naître une impression flatteuse ; l'autre, au contraire, est le mouvement opposé. Enfin il s'opère une réaction du cerveau sur l'économie animale, qui a lieu principalement sur les organes épigastriques, l'estomac, le foie, le cœur, les poumons : c'est de cette réaction sympathique que résultent les effets des passions. Cette courte analyse ne permet pas de douter que le cerveau est primitivement affecté, et que les organes de la vie intérieure ne le sont que secondairement, quoi qu'en ait dit *Bichat*. Tous les mouvemens, soutient *Cabanis* (Rapport du physique et du moral de l'homme, tome 2), ont leur point d'appui dans le sein du système cérébral, comme toutes les impressions y vont chercher leur point de réunion.

La sympathie que les nerfs ont entre eux fait que toutes les fonctions sont troublées dans le choc des émotions de l'âme : mais comme les désordres que ces émotions produisent sur la vie d'assimilation ne sont pas toujours les mêmes, et qu'ils n'affectent pas constam-

(1) *Dumas*, Physiologie.

ment les mêmes organes , on ne saurait admettre un siège unique , auquel se rapporteraient toutes les affections de l'âme , et le placer au diaphragme , comme *Lacaze* et *Bordeu* ; dans le pylore , d'après *Vanhelmont* ; dans l'estomac , d'après *Bacon* ; dans la partie moyenne de la poitrine , comme l'ont dit *Epicure* et *Lucrece* , parce que c'est dans cet endroit que les passions vives sont principalement senties.

L'homme apporte sans doute en naissant le germe des passions. Mais quelle multitude infinie d'objets absolument différens , et de motifs toujours variés sont propres à les exciter , à les rendre permanentes et excessives , toujours aux dépens de la santé ! L'âge , le sexe , les tempéramens , les climats , les habitudes , les préjugés , les modifient tellement , qu'elles ne laissent plus apercevoir leurs élémens primitifs.

A mesure que nous avançons dans la carrière de la vie , chaque organe , en se développant fait naître une passion , et l'époque du développement de l'organe coïncide avec celui de la passion qui en dépend. Ainsi , dans l'enfance , l'énergie de la digestion et le besoin de mouvemens déterminés par l'accroissement nécessitent ce goût pour les exercices violens , et cette gourmandise grossière que des instituteurs maladroits répriment souvent mal à propos.

La puberté est cet âge qui succède à l'enfance , et dans lequel la nature s'occupe à perfectionner les organes de la reproduction , et à rendre chaque individu capable de se reproduire dans un nouvel être. Le jeune homme éprouve des sensations qui lui étaient jusqu'alors inconnues. Les jeux de son enfance n'ont plus pour lui aucun attrait ; il aime la solitude , devient triste et rêveur ; il est timide , dit *Cabanis* , parce que la nature des désirs qu'il ose former l'étonne lui-même , et que la défiance de leurs succès le déconcerte : il cherche en vain à satisfaire des besoins dont l'essence lui est encore cachée. Les organes reproducteurs , jusqu'alors plongés dans un sommeil parfait , se réveillent , et font naître dans son cœur le germe des passions ; mais des passions douces et expan-

sives qui l'entraînent d'une manière presque irrésistible vers le sexe , dont il commence à apprécier les charmes.

Qui ignore que c'est à cette brillante époque de la vie que se passent les scènes d'illusions , qu'on remarque les égaremens du cœur et les plus rapides écarts de la raison ; que c'est l'âge des sympathies de l'amour , de toutes les idées romanesques , des rêves de félicité et de bonheur , de projets grands et téméraires !

Le courage, la douce espérance, l'amour surtout, sont ses passions dominantes.

L'époque de la puberté est plus précoce chez la jeune fille. Elle s'annonce aussi par des changemens plus brusques et plus généraux , quoique marqués par des traits plus délicats. (*Cabanis.*) A cette époque, la jeune personne se trouve avec surprise pourvue de nouveaux attributs, et sujette à un ordre de fonctions étranger à l'homme. De ce nouvel état semble résulter une surabondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer. Tout s'anime alors dans la femme ; les forces intérieures s'accroissent , les parties prennent plus de consistance , plus de chaleur ; le teint se colore , les yeux ont de l'éclat , la voix devient douce et argentine , les membres prennent des contours gracieux , et la peau , doucement tendue , dessine ces formes arrondies et voluptueuses , principaux ornemens de la beauté ; et la femme , parée alors de tout ce qui peint les grâces , la vertu et le bonheur , semble , comme le dit VIREY , (*Histoire naturelle du genre humain* , tom. 1 , p. 307) n'exister que pour offrir un appui secourable aux malheureux , ne vivre que pour calmer les peines de l'homme , et ne respirer que pour aimer. La pudeur , qui est l'embellissement de cet âge , semble être voisine de l'amour , et naître avec cette passion ; elle décèle le trouble chez la jeune personne ; la timidité , une curiosité incertaine , des désirs inconnus , paraissent signaler les combats qu'elle commence à livrer à l'amour. C'est à la délicatesse de son organisation , à la prédominance de son système nerveux , que la

femme doit cet excès de sensibilité qui la caractérise, c'est la source de toutes ces qualités que nous admirons en elle; de cette mobilité singulière, de cette vivacité de pénétration, de ces sentimens affectueux et compatissans; c'est là ce qui la rend si aimable et si aimante. Malheureusement l'origine de tous ces dons précieux est aussi celui de cet empire si grand de la douleur sur elle et de cette foule d'affections nerveuses qui assiègent son existence. Chez elle, la délicatesse plus grande, la sensibilité plus vive et plus facile à émouvoir, les loix sociales exerçant sur elle plus d'empire ou plus de tyrannie, elle est soumise à plus de contrainte : de là naissent plus de besoins, plus de désirs qui modifient et multiplient ses affections; la pitié, la crainte, l'amour, la compassion, la bienveillance sont les sentimens qu'elle éprouve, et qu'elle excite le plus vivement, et chacun sent qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres ou animés par la gaiété, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'âme que des impressions touchantes ne sont point faits pour s'allier avec les passions haineuses. (*Roussel*, Syst. phys. et moral de la femme.)

Moins faible, moins délicat, l'homme semble, en raison de sa constitution, être soumis à d'autres penchans et à d'autres inclinations; moins accessible aux plus petites impressions, les sentimens qu'il éprouve sont moins vifs; mais aussi sont-ils de plus longue durée. Tout ce qui est affection a un grand empire sur la femme, mais elle n'a pas cette méditation et cette réflexion qui sont l'apanage de l'homme. Aussi a-t-on dit qu'elle jugeait avec le cœur, tandis que ce dernier juge avec l'intelligence et la justice.

Dans la vieillesse, l'embonpoint se perd, la peau se ride, les cheveux blanchissent et tombent, les fonctions organiques ne s'opèrent qu'avec difficulté et langueur; les digestions sont longues, pénibles ou mauvaises; les sucs nourriciers sont moins abondans; les membres sont moins souples, moins élastiques; le pouls est moins fréquent, et la température du corps moins élevée. A ces altérations physiques se joint l'altération morale. Le cerveau devient

plus dense et moins susceptible du degré de réaction nécessaire aux opérations de l'intellect ; les sens, déjà affaiblis, s'éteignent insensiblement, le raisonnement se perd ; la décrépitude survient, et le moral retombe dans l'enfance. La timidité, la défiance, l'avarice, sont les passions du vieillard.

Les tempéramens n'influent pas d'une manière moins sensible sur les passions que le sexe et l'âge, par la prédominance d'un système d'organes qui imprime à nos passions un caractère d'énergie ou de faiblesse, de constance ou de frivolité.

Corps ferme et vigoureux, grande capacité de la poitrine, mouvemens prompts, faciles ; gestes déterminés, mais sans violence ; articulations petites, serrées ; maintien noble, démarche assurée, peau fortement colorée, effet immédiat de la rougeur vive du sang qui se porte en abondance dans les vaisseaux nombreux qui se trouvent sous cette membrane. L'exacte proportion des humeurs, visage riant, yeux vifs, des goûts, des appétits, des penchans, des passions, enfin également éphémères ; des apparences aimables, un extérieur qui séduit, caractère gai, franc et décidé signalent ordinairement le tempérament sanguin (*M. Moreau de la Sarthe*), que l'on pourrait appeler le tempérament du bonheur, de la santé et de la beauté. Ses passions sont vives, instantanées, quelquefois impétueuses. Mais bientôt elles s'apaisent et s'éteignent ; l'amour, l'inconstance, la joie, le courage, sont surtout de son domaine.

D'autre part, les hommes d'un tempérament bilieux sont remarquables par une physionomie hardie, prononcée ; yeux noirs, étincelans ; haleine chaude et forte ; teint basané, cheveux noirs et crépus ; muscles vigoureux, quoique grêles ; grande capacité de conception, ne donnant rien aux plaisirs de la vie, ne méditant que conquêtes et envahissemens : les hommes de ce tempérament sont d'une susceptibilité nerveuse si grande, que ce qui affecterait les autres légèrement devient pour eux une passion violente ; leur amour est vif et constant, leur colère furieuse, leur inimitié sans

fin ; le souvenir de leurs malheurs les poursuit sans cesse et les rend mélancoliques.

Si au lieu de molécules actives et rouges , comme dans le tempérament sanguin , le sang contient une trop grande quantité relative de principes aqueux et froids , il en résulte le tempérament lymphatique ; un ton de chair lâche , une habitude décolorée , un pouls faible , lent et mou ; des formes arrondies et sans expression , des actions vitales languissantes , le rendent toujours sensible.

Les individus qui présentent ce tempérament sont presque indifférens pour tout ; leurs affections et leurs pensées sont peu fortes et peu profondes ; ils sont incapables de grands mouvemens , parce qu'ils sentent qu'avec des organes sans consistance , humectés continuellement par des parties aqueuses , qui leur ôtent leur ressort et leur force , ils ne peuvent presque rien.

L'amour chez eux est une flamme sans chaleur dont ils sont à peine échauffés ; cette passion , ordinairement si vive , anime à peine l'indolence de leur caractère ; ils sont constans , mais c'est par paresse ; ils n'aiment pas assez vivement pour être volages et pour changer ; il serait pénible pour eux de perdre la douce habitude d'aimer , ou plutôt de se laisser adorer. On reconnaît au contraire , a dit M. le professeur *Richerand* , le tempérament nerveux au peu de volume des muscles , mous et comme atrophiés , à la vivacité des sensations , à la promptitude des déterminations et des jugemens. Les femmes vaporeuses , dont les volontés sont absolues , mais changeantes , la sensibilité exaltée , se présentent fréquemment avec tous ces caractères ; assez souvent néanmoins elles présentent un embonpoint médiocre , la prédominance extrême du système nerveux s'alliant au développement modéré du système lymphatique. Tout en reconnaissant l'excessive sensibilité des femmes , ne pourrait-on pas déduire encore que chez elles les passions doivent être moins durables , moins sérieuses , moins cruelles ? Aussi leurs passions sont-elles douces , leurs goûts simples ; et pour l'ordinaire elles n'ont d'autre ambition que de régner sur les cœurs. Le tem-

pérament musculaire est remarquable par tous les signes extérieurs de la force et de la vigueur. Les hommes de ce tempérament sont insensibles, insoucians ; ils ne cherchent qu'à mettre leurs forces en jeu ; ce n'est que par un besoin physique qu'on les voit s'abandonner à l'amour ; leur jugement est borné, ils ont peu de mémoire ; leurs passions sont en général assez tempérées.

Quant au climat, il semble que dans les pays froids et secs, où l'économie est obligée de lutter contre les intempéries du site le plus rude, la peau est condensée par le froid ; les houppes nerveuses sont en quelque sorte paralysées ; la sensibilité par conséquent est moindre ; les forces sanguines et musculaires sont plus développées, les passions ont un caractère de force et de véhémence qui disparaît dans ceux qui sont froids et humides, où les affections lentes exercent leur plus grand empire. Les habitans du midi, chez lesquels la sensibilité est plus vive et l'imagination plus ardente, ont, comme l'observe Montesquieu (Esprit des lois, liv. 4, chap. 2.), des passions plus grandes et plus violentes que ceux des contrées septentrionales. L'amour, la jalousie, la vengeance, sont chez eux portés à l'excès.

Des Passions en particulier.

Les passions peuvent être considérées sous tant de rapports ; que les auteurs n'ont adopté aucune classification précise ; aussi les divisions en sont-elles extrêmement diversifiées. Les uns les ont divisées en *actives*, en *passives*, en *douces*, en *violentes*, *agréables*, *désagréables*, *légères* ou *profondes* ; d'autres, ne les considérant que relativement à l'expression, les ont distinguées en *convulsives*, en *oppressives* et *expansives*. On les a encore divisées en *simples* et en *composées*. En effet, toutes ces considérations peuvent avoir lieu par la succession qui peut naître entre elles.

Ce serait un travail des plus étendus que de faire l'énumération exacte et de donner la généalogie spécifiée de toutes les passions.

Nos cœurs sont en proie à plus de passions diverses que les rivières de l'Océan ne sont couvertes de grains de sable, qu'il n'est d'abeilles réunies en société. (*Geoffroy.*)

On en peut cependant rattacher la chaîne à quelques chefs principaux. En effet, quelque affection que puisse concevoir l'esprit humain, l'âme est forcée d'éprouver un sentiment de joie ou de tristesse, de dégoût ou de satisfaction. Ainsi, sous le rapport des phénomènes qui font naître les passions dans l'économie, il me paraît préférable de n'en faire que deux classes. Je parlerai donc de l'influence que les passions gaies ou expansives, tristes ou oppressives, ont sur le système de la vie en général.

En considérant d'abord celles qui paraissent avoir le plus souvent pour but le bonheur de l'individu; telles sont l'amour, la joie et l'espérance.

Je viendrai ensuite à l'examen de celles dont le résultat nous est constamment funeste; comme la colère, la haine, la jalousie, l'ambition, l'envie, la crainte, la tristesse et le chagrin.

Des Passions dont le résultat le plus ordinaire est le bonheur de l'homme.

De l'amour.

L'amour proprement dit, la plus douce et la plus fougueuse des passions, est le penchant général invincible qui entraîne deux êtres l'un vers l'autre, et tend à unir leur existence pour la compléter et l'embellir. Cette passion, la réunion de toutes les autres, est la plus généralement répandue (1); l'univers est son empire, tous les êtres de la nature sont ses sujets, tous sacrifient à son culte, encensent ses autels. L'amour, que tant de peintres ont dessiné,

(1) L'amour est un tronc duquel émanent toutes les autres passions, comme les branches d'un arbre qui partent de la tige principale. (*Le Camus, Médecine de l'esp., t. 2, chap. 2.*)

et dont l'imagination des poètes a fait un dieu , défie à son tour tous les hommes : celui qui en ressent les effets ne doute plus de son pouvoir , et croit que rien n'est au-dessus de ses facultés , de son courage et de son bonheur. L'amour , pris dans le sens qui doit lui être attaché , est , sans contredit , le plus bel attribut de la vie ; source des plus douces jouissances comme des plus grands chagrins , il en est l'ornement et la perturbation ; c'est un délire qui fait tout oublier , pour ne s'occuper que de l'objet qui lui a donné naissance. En effet , pour l'amant passionné , rien n'est comparable à l'objet qu'il encense ; et il n'envisage point de plus grand bonheur que sa possession.

L'amour né d'un besoin physique uni à un sentiment moral est le plus vif des plaisirs ; pour en jouir , l'homme est capable de tout entreprendre ; mais ce n'est souvent qu'en empruntant la ressemblance de l'objet aimé qu'un amant parvient à lui plaire. (*Helvétius.*)

Tous les sens jouissent de la plus grande activité dès que l'âme se ressent de l'embrasement de cette passion ; les objets ne se présentent plus à nos yeux tels qu'ils sont , mais tels qu'ils conviennent à l'objet qui nous domine ; le moindre chant que l'on eût autrefois écouté avec indifférence , fait naître une douce langueur , et réveille l'activité du désir. (*Roussel.*) Une main d'une main pressée ; l'individu qui en a ressenti le tact ne respire plus ; son cœur palpite ; il ne se connaît plus. Quand un intérêt aussi vif que tendre porte les deux sexes l'un vers l'autre , et que la passion les amène mutuellement par degrés à se prêter une importance exclusive , l'amour leur a bientôt tout expliqué ; entraînés par le désir qui les agite , ils recherchent cette volupté d'amour , d'autant plus douce et plus vive , qu'eux-mêmes en sont à la fois et la source et l'objet. Dans cet état , qui est le dernier période de l'amour , l'homme n'est plus un mortel , c'est un dieu , la femme une divinité !

Si les difficultés qui se présentent à l'âme , soit pour la recherche d'un bien qu'elle désire , soit pour la fuite d'un mal qu'elle re-

doute , lui paraissent moindres que ses forces , c'est-à-dire , si elle croit pouvoir les vaincre , l'espérance sourit aussitôt , et fait naître la gaiété , la joie , la hardiesse et le courage : si , au contraire , l'âme s'effraie des obstacles , si elle craint de ne pouvoir triompher , ce ne sont plus ces passions , c'est la douleur , l'inquiétude , la tristesse , la crainte et la jalousie qui les remplacent. De ces deux différences principales naissent celles qui distinguent l'amour heureux et malheureux.

Le premier est une joie continuelle , dont tous les organes reçoivent une impression salubre. L'énergie vitale est en général augmentée , les facultés de l'esprit se développent ; et si l'on sent trop pour pouvoir exprimer tout ce que l'on sent , cependant on n'a , dans nulle autre circonstance , ni la même richesse dans les pensées , ni autant de cette éloquence persuasive qu'on a si bien nommée *le langage du cœur*. Il produit l'expansion des forces vitales , facilite la respiration , accélère la circulation : le pouls devient alors fréquent ; les viscères abdominaux sont doucement agités d'un mouvement qui facilite les sécrétions , les digestions sont aisées , la transpiration est augmentée , les fonctions s'exercent de la manière la plus favorable ; le visage est riant et animé , la satisfaction est peinte dans tous les traits ; les yeux sont couverts d'une humidité éclatante , les regards tantôt doux , tantôt languissans ; la voix devient faible et touchante ; les distractions sont nombreuses ; l'âme est inattentive à tous les objets extérieurs autres que l'objet aimé. Cet objet s'approche-t-il , son souvenir vient-il caresser l'imagination , paraît-il enfin , le cœur palpite , le pouls s'élève et devient irrégulier ; l'âme se dilate et semble s'échapper dans un soupir pour voler vers lui ; les yeux peignent les désirs et l'agitation ; tout occupé de sentir , l'amant n'a plus le pouvoir de parler ; s'il rompt le silence , ses réponses sont sans suite et interrompues par de fréquens soupirs. L'amour heureux peut être insensible à tout autre sentiment que celui du plaisir ; il ne pense qu'à jouir , l'instant présent est tout pour lui. L'ambition de Marc-Antoine disparaît devant Cleopâtre,

il ne voit plus que son amante , et les faveurs d'une femme ont plus de prix à ses yeux que le soin de sa gloire et la conquête de l'univers. L'amour heureux a ressuscité des squelettes végétans ; c'est ainsi , dit *Tissot* , qu'un jeune homme qui était dans un état de consomption presque désespéré , des bords du tombeau passa au lit nuptial sans autre remède.

L'amour malheureux offre des phénomènes entièrement opposés à ceux que nous venons d'examiner : une tristesse habituelle est peinte sur le visage , le teint est pâle , les yeux sont languissans , les fonctions de l'intellect presque nulles ; on est peu propre au travail , soit de l'esprit , soit du corps. Celui qui est la victime d'un amour malheureux semble doué d'un excès de sensibilité qui le dispose à partager les maux d'autrui ; son esprit est rêveur , ses soupirs sont fréquens ; il aime la solitude (les femmes surtout ont du plaisir à pleurer). L'appétit diminue , le sommeil est troublé par des rêves sinistres , le son de la voix a quelque chose d'attendrissant qui semble vouloir aller chercher l'âme de l'objet aimé pour l'émouvoir et le rendre sensible. Le pouls est faible , inégal , intermittent ; il s'accélère à la moindre lueur d'espérance : voir l'objet , entendre prononcer son nom suffit pour éveiller l'âme et toutes les fonctions auxquelles elle préside. Toutes les fonctions languissent , les sécrétions sont dérangées , l'appétit se perd tout-à-fait , les yeux s'enfoncent , la transpiration diminue , la respiration est entrecoupée par de profonds soupirs , l'insomnie survient , et l'amaigrissement l'accompagne. Un amour malheureux est toujours accompagné de profonds chagrins , qui dévorent l'existence et ne s'éteignent que dans le tombeau. Tantôt c'est une jeune infortunée que des parens cruels arrachent aux myrtes d'un invincible et pur amour ; d'autres fois , c'est une tendre épouse veuve d'un époux , et par conséquent du bonheur. En effet , lorsque l'on ne peut obtenir l'objet aimé , ou qu'on le perd subitement , il peut s'ensuivre une foule de maladies , et même la mort. C'est ainsi que la mélancolie , l'hypochondrie , la manie , la démence , l'apoplexie , la nympho-

manie et une foule d'autres affections peuvent être le résultat d'un amour malheureux. Il fit perdre la raison au Tasse. Pindare, qui avoit si bien chanté l'amour, mourut victime de cette passion. Une fille, au rapport de *Moor*, devint folle après avoir vu marier son amant. *Tissot* (Traité des nerfs, tom. 3) fait mention d'une épilepsie qui reconnaît la même cause. *Dionis* (Traité des morts sub.) rapporte avoir connu plusieurs jeunes gens qui sont morts dans les premiers embrassemens de femmes qu'ils aimoient éperdûment. *Borsinius* raconte l'histoire d'une demoiselle de Sienne, appelée *la Vénus par excellence*, qui mourut subitement de douleur au départ du comte Curiale son amant. Une jeune personne hystérique avoit contracté un vif attachement qui n'étoit point partagé; les visites de son amant pouvaient seules retarder la fréquence de ses attaques. Eh ! combien de fois la possession de ce qu'on aime a été suivie de la santé ! *J. J. Rousseau* rapporte qu'une demoiselle, douée d'une imagination et d'une sensibilité très-grande, ayant lu *Télémaque*, s'enflamma pour un être idéal dont ce roman lui avoit présenté l'image, et finit par tomber dans un chagrin mortel qui la conduisit au tombeau.

De la joie.

La joie est une vive émotion de l'âme accompagnée de surprise, produite par une nouvelle très-agréable. Dans la joie extrême, la circulation est accélérée, mais par secousses; le pouls est inégal, fréquent, la respiration gênée; on éprouve dans la poitrine le sentiment d'un poids incommode, que les soupirs et les larmes tendent à diminuer; la digestion est suspendue, la transpiration abondante; la chaleur de la peau est augmentée; le visage devient rouge; toute l'économie est dans une grande agitation; les propriétés vitales sont exaltées. Mais à cette excitation momentanée succèdent une lassitude, une langueur extrême; le visage pâlit, les mains tremblent, et les jambes fléchissent sous le

poids du corps ; il se manifeste des défaillances , des syncopes , des hémorrhagies , l'apoplexie , etc.

Gorter (*Perspirat. insens.*) vit une femme à qui une joie vive occasionna un crachement de sang que rien ne put arrêter.

Sophocle fut victime d'une joie excessive à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Les effets de la joie vive sont d'autant plus redoutables , que l'on passe tout à coup du plus grand chagrin au transport de l'âme.

L'histoire romaine nous en offre un exemple bien remarquable de deux femmes qui moururent de joie en revoyant leurs fils , qu'elles croyoient avoir été tués en combattant pour leur patrie.

Mais si une joie excessive est suivie de si graves accidens , il n'en est pas ainsi d'une joie modérée , qui est une des affections de l'âme la plus convenable à la santé. La vitalité de toutes les parties est augmentée , les fonctions organiques s'exécutent facilement et régulièrement ; la circulation est légèrement accélérée ; le pouls est plein , mais avec un caractère de mollesse , la respiration plus grande , plus facile ; les digestions sont meilleures , les sécrétions plus actives ; la transpiration est plus abondante , le sommeil plus long et toujours calme ; le visage se colore , devient vermeil , prend un air riant qui annonce la satisfaction ; les yeux brillent d'un nouvel éclat ; les facultés intellectuelles s'exercent dans toute leur étendue. Cette douce passion , par le plaisir qui est un des premiers degrés de son sentiment , soit d'un objet relatif à notre bonheur , ou bien d'un simple souvenir qui nous le rend comme présent , rend les vieillards susceptibles de jouir encore de ses attraits , en leur rappelant avec intérêt les scènes de leurs premières années , les émotions anciennement éprouvées de l'amour , de l'amitié et de la bienveillance. Nous avons habituellement sous les yeux les bons effets que produit une joie modérée sur l'économie animale.

Pechlin (*Elem. phil.* , tom. 1) vit un homme que le plaisir d'avoir un enfant guérit de la jaunisse.

De l'espérance.

L'espérance est ce contentement de l'âme que chacun trouve en soi-même lorsqu'il pense à la jouissance qu'il doit probablement avoir à l'attente d'une chose qui est propre à lui donner du plaisir. Cette passion est un bien précieux pour les humains, dont l'existence sans elle, ne serait qu'une série de peines auxquelles ils ne pourraient résister. Compagne fidèle de l'homme, elle ne l'abandonne jamais, dans le bien-être comme dans l'adversité; elle marche toujours à ses côtés; dans les situations les plus critiques elle fait oublier tous les maux, et conduit à des actes qui surpassent l'imagination. On a vu des malheureux blessés, manquant des plus légères douceurs indispensables aux êtres souffrans, surmonter tous les obstacles pour suivre des marches longues et pénibles; d'autres supporter avec beaucoup de calme et de sérénité l'amputation d'un membre, et guérir avec une rapidité étonnante. Que de douleurs effacées, que de forces d'âme et de corps acquises par l'espérance la plus flatteuse de revoir un pays, des parens, des amis! Dans cette douce agitation de l'âme, toutes les fonctions s'exercent avec beaucoup de régularité; la circulation est activée, mais sans précipitation; le pouls plein, égal; la respiration aisée, les digestions faciles, la transpiration augmentée; une douce chaleur se répand par tout le corps; la sérénité est peinte sur tous les traits; le visage se colore, s'épanouit; les yeux sont vifs; enfin les facultés intellectuelles sont dans tout leur degré de développement.

Des Passions dont les effets sont constamment nuisibles à l'homme.

De la colère.

La colère est une vive émotion de l'âme qui produit dans l'économie une foule de mouvemens tumultueux. Cette passion peut

être comparée aux orages impétueux qui bouleversent les flots, et auxquels le calme succède. Sa durée n'égale pas sa violence : elle produit une forte agitation, qui est suivie d'un relâchement proportionné au degré de l'excitation.

L'homme qui est atteint de cette passion se sent enflammé de dépit et de dédain : la fureur altère sa raison et son jugement ; elle court et bruit dans ses veines , pétille dans ses yeux , éclate en ses paroles ; ce ne sont que menaces , qu'imprécations , que blasphèmes ; et plus il y a de faiblesse et de douceur dans l'individu qu'elle agite , plus elle est criarde et insolente ; il n'y a point de respect , point de considération qui puisse le retenir ; il ne connaît plus d'amis , de parens ; le silence l'irrite , les excuses l'outragent ; son agitation est extrême ; elle s'annonce par le trouble de la circulation , qui est accélérée ; le cœur bat vivement , le pouls devient fréquent et fort , plein , irrégulier ; tous les vaisseaux se gonflent ; la respiration est fréquente , convulsive ; le travail de la digestion interverti ; tout l'appareil biliaire excité ; la salive plus abondante , et fortement agitée par les mouvemens de la langue ; elle est écumeuse ; la chaleur animale paraît augmentée ; la transpiration plus abondante ; la peau est colorée ; la face devient aussitôt rouge , gonflée ; les yeux sont étincelans , et paraissent sortir des orbites ; la physionomie est affreuse ; le front se ride , les cheveux se hérissent , la voix est rauque , on articule difficilement les sons , on bégaye ; les facultés intellectuelles sont dans le désordre.

La colère ne s'offre pas toujours avec ces phénomènes ; elle peut se présenter sous un autre aspect : alors le visage est pâle , il y a un tremblement général ; la voix est faible , l'œil terne , le pouls petit , serré , intermittent ; la respiration est gênée ; on suffoque. On a vu cette passion donner naissance à l'épilepsie , à l'apoplexie , à des hémorrhagies par le nez , les oreilles , l'utérus , à des anévrysmes , à des fièvres intermittentes , au choléra-morbus , à des jaunisses , au tétanos , etc.

Buchan (Med. domest.) a connu une femme à qui un accès de colère occasionna une apoplexie mortelle.

Mauriceau (Accouch. obs. 513) cite l'observation d'une femme qui eut ses règles tout le temps de sa grossesse , après s'être mise violemment en colère.

Une Athénienne , au rapport de Valère-Maxime , perdit la parole en se mettant en colère.

M. le professeur *Pinel* (Méd. cliq. , page 194) donne l'exemple d'une dyspnée extrême et d'une colique très-violente , suites de la métastase d'une affection rhumatismale par l'effet subit d'un emportement de colère.

De la haine.

La haine est un sentiment d'aversion que l'on a pour quelqu'un, et qui nous porte à lui désirer du mal , à lui en faire , ou à tout entreprendre pour y réussir.

Cette passion peut conduire aux actions les plus redoutables. Je ne dirai point tout le mal qu'elle cause au genre humain , l'histoire de tous les peuples est remplie des horreurs qu'elle fait commettre ; partout on trouve des traces du sang qu'elle fit couler injustement.

Cette passion ne s'offre point toujours avec le même degré : quand elle est modérée, le pouls de celui qu'elle agite est fréquent , mais non-développé ; il est inégal et débile , la circulation accélérée , la respiration embarrassée ; un sentiment de froid , auquel succède une chaleur âcre , se répand par tout le corps ; la transpiration est supprimée , toutes les sécrétions sont dérangées ; on éprouve une sorte de constriction , de pesanteur à l'épigastre ; l'appétit se perd , la digestion se fait mal ; il y a parfois des dispositions aux nausées , aux vomissemens ; le front est ridé , le visage pâle et amaigri , comme tout le reste du corps ; la fièvre lente survient et donne lieu à un trouble général des fonctions. La mélancolie , l'hypochondrie , la cachexie , les convulsions et beaucoup d'autres maladies peu-

vent résulter de cette pénible affection. Est-elle au contraire portée à un degré plus éminent, elle peut avoir des conséquences plus subitement funestes, et donner lieu à l'épilepsie, la catalepsie, les syncopes, etc. *Tissot* (Traité des Nerfs) dit avoir vu une femme qui tombait en défaillance quand on prononçait devant elle le nom d'une autre femme qu'elle haïssait.

Rondelet cite l'observation d'une femme qui, forcée d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas, fut attaquée de catalepsie, dont les accès se répétaient toutes les fois qu'elle voyait son mari ou qu'elle entendait prononcer son nom. Les accès cessèrent entièrement lorsqu'elle fut séparée de lui.

De la jalousie.

La crainte de voir posséder par un autre un bien dont nous jouissons, ou dont nous espérons jouir, donne naissance à la jalousie. Cette passion, une des plus cruelles, est encore, pour le malheur des hommes, une des plus précoces et des plus universelles (1) : il n'est point de maux qu'elle n'enfante, surtout en amour. J'ai vu, dit *Zimmermann* (Traité de l'Exp., tom. 3), dans les grands hôpitaux de Paris trois sortes de fous : les hommes l'étaient devenus par orgueil, les filles par amour, et les femmes par jalousie. Cette cruelle passion tourmente sans cesse celui qu'elle domine. Point de repos, point de bonheur pour le malheureux qui lui a donné accès dans son cœur ; il devient inquiet, taciturne, mélancolique, impatient, et quelquefois furieux. L'homme jaloux, qui cache et dissimule son affection, éprouve un sentiment durable d'anxiété, un serrement et une pesanteur dans la région épigastrique qui déprave la digestion ; l'appétit se perd, l'anorexie survient, le dégoût

(1) L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer,

La femme l'est même avant que d'aimer.

VOLTAIRE.

est presque insupportable ; l'ordre des fonctions est interverti , les sécrétions et les exhalations sont dérangées, la circulation ralentie ; il y a parfois des palpitations de cœur ; le pouls est petit , inégal , intermittent , la respiration est embarrassée , l'imagination féconde à se créer mille dangers chimériques , et enfante des projets sinistres pour se venger.

Les exemples nombreux des crimes que cette passion a fait commettre font frémir d'horreur.

Un seigneur allemand, après avoir assassiné l'amant de sa femme, contraignit celle-ci à boire dans le crâne de sa victime (Vie des femmes gal., par Brantome). Elénore de Roye, princesse de Condé, mourut de la jalousie que lui inspira l'attachement de son mari pour une femme de Catherine de Médicis. (Brantome.) La mère de Charles V, voyant Philippe I.^{er}, son mari, donner devant elle des signes non équivoques de son amour à une dame de sa cour, fut tellement sensible à la jalousie, qu'elle en perdit le jugement, et devint folle.

Camérius cite l'exemple d'une femme à laquelle un accès de jalousie donna une fièvre violente qui la tua au bout de quelques jours.

De l'ambition.

L'ambition est une affection de l'âme causée par le désir immodéré de la puissance, de la gloire et des richesses.

L'ambition, dit *Charron* (Essai sur la sagesse), ne connaît point de bornes ; c'est un gouffre qui n'a ni fond ni rive.

Cette passion diffère des autres, en ce que celles-ci diminuent ou cessent entièrement dès qu'elles sont satisfaites, tandis que l'ambition ne fait que s'accroître par la possession de l'objet qui lui a donné naissance ; ce qui la rend presque toujours préjudiciable aux hommes, dont la majeure partie sont ses tributaires. L'ambitieux, consumé de désirs, agité par la crainte et l'espérance, par la joie et la tristesse, vieillit dans les agitations

pénibles de la passion qui le domine ; son esprit tend toujours vers l'objet de son désir ; et si ses moyens le secondent , tout ce qui l'en sépare est renversé. Il ne respecte ni vertus ni devoirs ; il ne connaît ni sang ni patrie ; il sacrifie tout à ses désirs véhéments. Réussit-il , gardez-vous de le croire satisfait ; du point où il vient de s'élever , l'horizon de ses désirs s'agrandit , de nouveaux honneurs les attisent , et il s'empresse encore de les briguer.

Que les désirs de l'ambition soient satisfaits ou non , on n'en observe pas moins un trouble dans tout le système animal. Dans le premier cas , il y aura chaleur , rougeur de toute l'habitude du corps ; palpitations extraordinaires du cœur ; les yeux seront animés , les veilles opiniâtres ; la fièvre , la faiblesse , l'amaigrissement surviendront. Dans le second cas , c'est-à-dire celui dont le succès n'a pas répondu à l'attente , on devient triste , rêveur , l'air le plus sombre est répandu sur tous les traits de la face ; toutes les fonctions sont interverties , et finalement on tombe dans le désespoir , le marasme , et la mort vient terminer la scène.

Les ambitieux sont souvent les tristes victimes de l'hypochondrie , de la mélancolie , la manie , l'hystérie , l'apoplexie , etc.

De l'envie.

L'envie est une affection lente , qui tourmente sans cesse celui qu'elle domine , et ne lui laisse point de repos ; l'envieux est sans cesse consumé de soucis et de peines , jamais le sourire ne vient se placer sur ses lèvres ; il semble que des serpens , en rongant son cœur , préparent dans son sein le venin que sa bouche distille. Il est triste , sombre et rêveur ; il n'espère de jouissance que dans les malheurs ; sa constitution se détériore. Cette affection diminue le cours du sang , produit l'inégalité , la petitesse du pouls , la perte de l'appétit , la lenteur des digestions , gêne la respiration , altère les sécrétions ; l'insomnie , la maigreur , le marasme , la fièvre lente et la mort sont les phénomènes qui terminent cette pénible affection.

Tissot rapporte qu'un magistrat suisse tomba mort au pied de son concurrent au moment où il s'approchait pour le féliciter de l'avoir emporté sur lui dans une élection populaire.

De la crainte.

La crainte est l'impression pénible que nous éprouvons à l'aspect d'un mal ou d'un danger possible, ou du moins que nous croyons tel. Cette affection multiplie à l'infini les peines de la vie; elle est ordinairement l'apanage des gens faibles et pusillanimes, des enfans et des femmes. Lorsqu'on est agité par la crainte, on croit entendre du bruit, on n'ose faire aucun mouvement; la vue et l'ouïe, fixées sur les objets d'alentour, semblent chercher quelques nouveaux sujets d'alarme; les yeux se laissent éblouir par les apparences les plus frivoles; l'imagination grossit les objets et les revêt de formes les plus bizarres; la voix est étouffée, la parole embarrassée, la respiration courte et précipitée; on retient son haleine, on craint d'être trahi par le bruit de l'air qu'on expire; la circulation est accélérée, le cœur palpite, le pouls est petit, irrégulier; on éprouve à la poitrine et à l'épigastre un serrement pénible; l'appétit est nul, la digestion troublée, les forces de l'estomac et des intestins sont débilitées, les traits de la face allongés, les yeux abattus, inquiets; la pâleur est répandue sur toute l'habitude du corps; les muscles sont frappés d'atonie, le sommeil est troublé par des rêves effrayans, les fonctions intellectuelles ne peuvent s'exercer avec avantage. La maigreur, la fièvre lente, le marasme, surviennent.

Cette affection peut donner lieu à une foule de maladies, telles que la paralysie, la mélancolie, l'hypochondrie, à des diarrhées très-longues, aux affections organiques du cœur et des gros vaisseaux, à des syncopes, etc.

La frayeur ne diffère de la précédente que par des degrés, et parce qu'elle est causée par un événement imprévu et momentané. Les symptômes sont les mêmes, mais avec plus de violence dans cette

affection; ainsi le visage est pâle, les cheveux hérissés, le regard immobile et farouche; les muscles sont frappés d'atonie avec tremblement; de là l'impossibilité de marcher, la difficulté et même l'impossibilité de parler; la peau est sèche; elle se couvre d'une sueur froide; la circulation capillaire extérieure est ralentie; les fluides sont refoulés à l'intérieur; la respiration est difficile; on éprouve des palpitations; les sphincters se relâchent; de là l'écoulement des matières fécales et urinaires; suppression des menstrues chez les femmes, etc. Cette affection peut donner lieu à des convulsions, à des tremblemens, à la phrénésie, à des anévrismes, et à la mort.

Philippe V, roi d'Espagne, mourut subitement à la nouvelle que les Espagnols avaient été battus près de Plaisance; on l'ouvrit, et on trouva un anévrisme au cœur.

M. le professeur *Pinel* rapporte qu'une femme devint hémiplégique à la suite de convulsions causées par une vive frayeur. Le traducteur de *Falconnet* (de l'*Influence des passions dans les maladies*, page 75) rapporte qu'on montrait à Bordeaux un lion d'une grandeur monstrueuse. Le bruit se répand que cet animal s'est échappé; un goutteux, qui entendait la messe dans une chaise à porteurs, se lève tout à coup, et, courant avec légèreté, il va monter sur un autel, d'où il grimpe dans une niche. Quand l'alarme fut passée, on fut obligé de prendre une échelle pour retirer ce nouveau saint du lieu où il était exposé à la vénération des fidèles.

De la tristesse et du chagrin.

La tristesse est un sentiment d'affliction de l'âme, occasionnée par la perte d'un objet que nous chérissions, et dont la possession était nécessaire à notre bonheur, ou par la croyance que des maux à venir nous menacent. Cette affection est le fléau le plus terrible de l'espèce humaine; elle fait naître une foule de maladies d'autant plus redoutables, que toutes semblent siéger le plus ordinairement

dans les organes les plus essentiels à la vie. Ses effets peuvent être lents et ne survenir qu'après un laps de temps plus ou moins long, ou être promptement funestes. Mais que la douleur soit courte ou longue, les phénomènes sont les mêmes et peuvent être confondus. Ainsi, dans la tristesse, les propriétés vitales sont frappées d'atonie; toutes les fonctions languissent, sont interverties; les digestions sont mauvaises, pénibles; il y a des cardialgies; le ventre est parfois tendu; il existe une constipation opiniâtre, d'autres fois une diarrhée très-affaiblissante; il y a un état de spasme du diaphragme, des muscles abdominaux et des fibres musculaires de l'estomac et des intestins, etc. Le malheureux, rongé par les affections morales tristes, a la figure pâle, les traits affaîssés, les yeux mornes, languissans, la respiration difficile; la poitrine est oppressée, pénible état qui dépend de l'engorgement des poumons par le sang, que les soupirs, les larmes et les sanglots tendent à diminuer. La circulation est lente, l'action du cœur ralentie; le pouls est serré, quelquefois lent, d'autres fois fréquent, mais toujours petit et inégal; les sécrétions et excréctions se font mal, et les organes s'engorgent; la nutrition s'altère, la maigreur survient, la langueur, la faiblesse, la fièvre lente, le marasme et la mort terminent ce pénible état.

L'hypochondrie, la mélancolie, l'aliénation mentale, des affections organiques du cœur et des gros vaisseaux, des palpitations, des défaillances, etc., peuvent être occasionnées par cette affection de l'âme.

Nous ne manquons point d'exemples d'individus qui, après avoir traîné plus ou moins long-temps leur pénible existence dans les chagrins les plus amers, ont fini par être victimes de la douleur qui les consumait. C'est ainsi que mourut Racine, après avoir été disgracié par Louis XIV.

La fameuse Artémise ne tarda pas à suivre son cher Mausole au tombeau.

Horace ne survécut que neuf jours à la perte de Mécène.

La douleur d'avoir perdu sa femme conduisit au tombeau le célèbre *Fernel*.

De la nostalgie.

La nostalgie est une maladie, ou plutôt une affection du moral dans laquelle ceux qui sont hors de leur pays éprouvent un violent désir d'y retourner.

Cette maladie atteint surtout les jeunes militaires. Entraînés par la guerre loin des lieux qui les ont vus naître, enlevés des bras de leurs parens, de leurs amis, ils languissent dans la plus profonde tristesse. Ils reportent douloureusement leurs pensées vers ces lieux tant aimés, et qu'ils ne croient plus revoir. Ces malheureux sont inquiets, ils fuient la société, recherchent les endroits les plus sombres, marchent tête baissée; au moindre bruit, ils sont saisis de crainte et ne voient que fantômes et spectres qui les tourmentent; ils tombent dans une mélancolie qui termine bientôt leur pénible existence. Il paraît assez naturel que l'amour, cette passion impérieuse, qui confond deux êtres par la pensée, puisse causer la nostalgie à l'un d'eux, lorsqu'il est obligé de faire le sacrifice le plus pénible de l'être auquel il rapporte toute son existence; tout ce qui lui en présente l'idée lui est cher; un portrait, un billet, un anneau, un cheveu, sont des bijoux précieux qu'il se plaît à revoir souvent. S'il est constant, l'affection nostalgique se montrera dans toute sa force; il cachera son amour, car il ne trouverait, au lieu de consolations, parmi ses camarades, que des plaisanteries qui rendraient encore son état plus pénible. Mais il parle sans cesse de son pays et de tout ce qui fut témoin de sa félicité; les plaisirs qu'il a partagés se retracent continuellement à son imagination; il cherche même à s'émouvoir, à pleurer lorsqu'il est seul; et, s'il n'est point entendu, il parle à haute voix à son amante. Rentre-t-il dans la société, il est encore seul, absorbé par ses idées; il est insensible au plaisir des autres, et ne cherche point à les partager. Cette maladie, comme en général toute espèce de chagrin, porte spéciale-

ment ses atteintes sur la région épigastrique, qui devient le siège d'une violente douleur; l'appétit se perd, les digestions sont pénibles; les muscles tombent dans la prostration, le cœur éprouve de violentes palpitations, le visage devient pâle, la physionomie sombre, les yeux immobiles; des larmes involontaires s'en échappent; le sommeil est interrompu par des rêves qui rappellent l'idée du pays natal, des parents, des amis; la circulation est lente, la respiration difficile, toutes les sécrétions se font mal, le ventre est paresseux; la maigreur, le marasme surviennent.

Tels sont les phénomènes qui ont lieu lorsque la maladie est parvenue à son plus haut degré; la mort en est la suite inévitable, s'il est impossible de renvoyer le malade dans son pays.

VI

In omni morbo mente valet, et bene se habere ad ea que
officiuntur, bonum est; contrarium vero, malum. Libl., pag. 33.

V

A longo tempore consuetum, etiam si fuerint deteriora, insuetum
minus turpare solet; oportet igitur etiam ad insolita se vertere.
Sect. 2., pag. 30.

A PARIS.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò seipsum exhibere ea quæ decent facientem, sed et ægrum, et præsentem, et externa. *Sect. 1, aph. 1.*

II.

Quibus pars aliqua corporis dolet, neque, omninò dolorem sentiunt, iis mens ægrotat. *Sect. 2, aph. 6.*

III.

Metus et tristitia si diù perseverent, melancholiæ istud indicium est. *Sect. 6, aph. 23.*

IV.

In omni morbo mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est; contrarium verò, malum. *Ibid., aph. 33.*

V.

A longo tempore consueta, etiam si fuerint deteriora, insuetis minùs turbare solent; oportet igitur etiam ad insolita se vertere. *Sect. 2, aph. 50.*